

EXTÉRIEUR.

DANEMARCK.

Copenhague, le 15 mai.

Le 14 étant le jour où le corps de feu le roi Christian VII a dû être déposé dans l'église de de Rendsbourg, la musique militaire sera de nouveau permise, à commencer de demain; mais les caisses des tambours et les autres instrumens continueront à être garnis d'un crêpe. On cessera aussi de sonner les cloches. L'oraison funèbre du monarque, qui a été prononcée à Rendsbourg par M. le doyen Adler, ne le sera dans le reste de la monarchie danoise, que quand les circonstances permettront de déposer le corps de S. M. dans le caveau des rois à Rothschild.

Des lettres particulières annoncent que les Anglais ont occupé la petite île de Lyoe dans le voisinage d'Alsen, qui a été abandonnée par ses habitants.

Le rapport télégraphique de la batterie de Quintus, du 12, à trois heures et demie de l'après-midi, dit que l'on a entendu une canonnade dans le voisinage de Cronenbourg, et on mande de cette forteresse: « Les chaloupes canonnières danoises exercent ici aujourd'hui. Une galère suédoise, qui craignait d'être attaquée, nous envoya quelques boulets. Maintenant, à sept heures et demie du soir, l'ennemi se retire. »

Une proclamation du 7 renouvelle la défense faite le 28 décembre de l'année dernière, d'exporter les grains et comestibles, comme aussi le sucre, le vin, le vinaigre, l'eau-de-vie, le rhum, le suif, l'huile, le sirop et le riz.

(Journal du Commerce.)

A L L E M A G N E.

Francfort, le 24 mai.

LL. MM. le roi et la reine de Bavière, ainsi que S. A. R. la princesse Charlotte, sont partis le 20 pour Inspruck; LL. AA. RR. le prince héritier et le duc Charles étaient partis la veille pour la même destination. On croit que MM. de Montgelas et de Hompesch suivront LL. MM.

(Idem.)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 16 mai.

On sait que tous les Juifs du royaume de Westphalie ont été admis, par la bienfaisance de notre monarque, à la jouissance de tous les droits de citoyens. Les effets de cet acte généreux sont déjà sensibles; plusieurs Juifs commencent à voyager en qualité de compagnons de divers métiers, et quelques-uns viennent de s'engager à Halberstadt dans les troupes de Westphalie. Les Juifs regardent leur co-religieux, M. Israël Jacobsohn, de Brunswick, comme un des hommes qui ont le plus contribué à leur obtenir la bienveillance du monarque. De son côté M. Jacobsohn, aujourd'hui membre du consistorie israélite établi à Cassel, a cherché à témoigner à S. M. sa profonde et respectueuse reconnaissance en faisant frapper à Berlin, chez le graveur Abrahamson, une médaille destinée à perpétuer le souvenir de ces heureux événements. S. M. a bien voulu en recevoir un exemplaire en or et un autre en argent, que M. Jacobsohn lui a présentés.

Il paraît que l'exemple de l'auguste frère de S. M. l'EMPEREUR DES FRANÇAIS va être suivi par S. M. le roi de Saxe. Les vexations que les Juifs ont éprouvées jusqu'à présent dans ce pays, et sur-tout à la foire de Leipsick, méritent d'être citées. Dans toute la route ils étaient assujettis à une taxe comme les chevaux et les bœufs; à la porte même de Leipsick, ils en payaient une autre de dix écus (40 francs) par tête, et l'on sait qu'ils payaient un pour cent de plus d'accise que les chrétiens, de toutes les marchandises qu'ils achetaient. Il paraît que ces taxes vont être abolies dans tout le royaume, et l'on croit que les Juifs y seront bientôt établis dans tous les droits auxquels des citoyens paisibles peuvent prétendre. M. de Dohm, envoyé de Westphalie auprès de la cour de Saxe, est celui qui a plaidé leur cause, et l'on sait que ce n'est pas la première fois qu'il a élevé la voix en leur faveur.

(Publiciste.)

BAVIÈRE.

Munich, le 21 mai.

Le premier titre de la nouvelle constitution bavaroise contient les articles suivants:

1°. Le royaume de Bavière forme une partie de la confédération du Rhin.

2°. Toutes les constitutions particulières, privilèges, emplois, héréditaires et corporations provinciales des différentes provinces, sont supprimés. Tout le royaume sera représenté par une seule députation nationale, jugée d'après des lois égales pour tous, et administrée d'après des principes égaux; en conséquence, il y aura, pour tout le royaume, un seul et même système d'impositions. La taxe ne pourra excéder le cinquième du revenu.

3°. La servitude personnelle sera supprimée, là où elle existe encore.

4°. Sans égard pour la division en provinces qui a eu lieu jusqu'ici, tout le royaume sera partagé, le plus tôt possible en cercles égaux, et autant que faire se pourra, d'après des frontières naturelles.

5°. La noblesse conserve ses titres, et ainsi que tous les propriétaires les droits inhérents à la propriété, fixés d'après les lois; mais, du reste, elle sera traitée comme tous les autres citoyens en ce qui a rapport aux charges de l'Etat, telles qu'elles existent, ou telles qu'elles seront réglées. Elle ne forme pas, non plus, aucune classe particulière dans la représentation nationale, mais elle y prend part sur le même pied que tous les autres propriétaires libres. De même, elle n'a aucun droit exclusif sur les emplois, dignités et pensions de l'Etat. Les différents statuts des corporations encore existantes, devront être changés, établis en leur tems, d'après ces principes.

6°. Ce nouvel ordre de choses aura lieu pour le clergé. Du reste, toutes les différentes branches de la religion seront confirmées dans la possession exclusive et complète des biens de cures, d'écoles et d'églises, conformément à l'ordonnance du 1er octobre 1807, et réunies en une seule administration, sous les trois rubriques, du culte, de l'instruction et de la bienfaisance. Ces possessions ne pourront être entamées sous aucun prétexte, ni aliénées pour une autre destination.

7°. L'Etat garantit à tous les citoyens la sûreté des personnes et des propriétés, l'entière liberté de conscience, la liberté de la presse, d'après l'édit de censure du 13 juin 1803, et les ordonnances des 6 septembre 1799 et 17 février 1806, relatives aux écrits politiques. Il n'y a que ceux qui sont nés ou qui sont propriétaires dans le royaume, qui peuvent posséder les emplois de l'Etat. L'indigénat ne peut être accordé que d'après une déclaration du roi, ou d'après une loi.

8°. Tout citoyen qui a vingt-un ans accomplis, est tenu de faire devant l'administration de son cercle, le serment d'être fidèle à la constitution, aux lois et au roi. Personne ne peut, sans une permission expresse du monarque, s'établir ailleurs que dans le royaume, voyager au-dehors, prendre du service chez l'étranger, ou accepter de la part d'une puissance étrangère, des pensions ou des titres honorifiques, sous peine de perdre tous ses droits de citoyen. Cette peine est encourue par quiconque se reconnaît soumis à une autorité étrangère, hors les cas déterminés par les conventions et les traités. Ladite peine pourra même, selon les circonstances, être plus rigoureuse.

(Gazette de France.)

— En vertu de l'ordonnance de notre monarque, les Etats provinciaux du Vorarlberg ont été dissous, le 16 de ce mois, à Feldkirch, par le ministère de S. Exc. M. le baron de Gravenreuth. La cérémonie a été très-imposante. M. de Gravenreuth a remis au landamman, M. Vonier, la médaille d'or pour le mérite, qui lui a été conférée par S. M. Il y a eu ensuite un dîner chez S. Exc., et le soir un bal donné par les Etats dissous. Les membres qui les composaient emportent avec eux l'estime et la reconnaissance de leurs concitoyens.

S. M., par une résolution datée du 18 mars 1806, a accordé la noblesse et le rang de chevalier à M. J. L. K. Nachtrals, chef de la corporation des commerçans en gros de la ville d'Ulm, en considération des services qu'il a rendus. La distinction qui lui est accordée passera à sa postérité, et S. M. a daigné l'exempter des frais de sceau et d'expédition de son diplôme.

— M. Mannert, professeur à Wurzburg, vient d'être appelé par S. M. à l'Université de Landshut, en qualité de professeur ordinaire d'histoire, et avec le titre de conseiller de cour (haffzath).

(Publiciste.)

Augsbourg, le 22 mai.

Le grand-maître de la cour de la future princesse royale de Wurtemberg, M. le baron de Säckendoiff, vient de passer par notre ville, se rendant de Stutgard à Munich.

— Nous voyons encore arriver chaque semaine des familles russes qui se rendent à Paris ou dans les provinces méridionales de la France. Quelques-unes feront d'abord le voyage de Suisse.

— Beaucoup d'étrangers se rendent à Munich pour y voir le ballon dans lequel M. Garnerin doit faire son voyage aérien. C'est la première ascension qui se soit faite à Munich. Le roi a fait remettre, dit-on, à M. Garnerin une somme considérable.

— Nous attendons ici l'arrivée de nouveaux transports de matelots danois qui viennent de Livourne et se rendent dans leur patrie. (Idem.)

Inspruck, le 17 mai.

Hier matin, le commissaire royal, M. le comte d'Arco, accompagné de deux secrétaires, se rendit à l'hôtel des états provinciaux, et déclara aux membres qui s'y trouvaient que le roi voulait donner à ses Etats une nouvelle constitution, plus conforme au génie du siècle, et y établir une représentation nationale générale, avait résolu de dissoudre les états provinciaux dans toute la monarchie. Après cette notification, on apposa les scellés sur les archives et sur les registres des Etats du Tyrol allemand. La même chose eut lieu hier à Botzen, où s'était réunie une députation des états provinciaux du Tyrol méridional; cette clôture a été effectuée par le gouverneur du cercle, qui avait reçu la veille un courier du comte d'Arco, avec des instructions relatives à cet objet. Cette dissolution des Etats était prévue; leur organisation vicieuse avait depuis long-tems donné lieu à des plaintes et à des projets d'amélioration; aussi n'a-t-elle fait que très-peu de sensation.

Nous attendons toujours avec beaucoup d'impatience l'arrivée de notre souverain cher.

(Idem.)

SUISSE.

Bâle, le 23 mai.

On vient d'apprendre que le petit-conseil d'Argovie a pris un arrêté qui défend, sous les peines les plus sévères, le commerce des marchandises anglaises aux foires de Zurich.

— M. le conseiller Reuti et M. Fels, conseiller de canton, ont été nommés, par le canton de Saint-Gall, députés à la diète.

— Le grand-conseil du canton de Berne est convoqué pour le 23.

(Idem.)

ANGLETERRE.

Londres, le 10 mai.

Un grand nombre de troupes ayant à leur tête des constables, s'est transporté il y a quelques jours, vers les neuf heures du soir, dans tous les cafés, tavernes et maisons publiques de la ville, et a arrêté une centaine de gens suspects qui ont passé la nuit en prison, et ont été interrogés le lendemain par le lord-maire. La plupart ont été envoyés sous bonne escorte dans les ports, où ils serviront à bord de nos vaisseaux.

— La paroisse de Cirencester a envoyé au comité de Londres 72 liv. sterl. pour le soulagement des prisonniers anglais en France.

— Il résulte du rapport officiel, fait au gouvernement par l'inspecteur-général des importations et exportations, que près de cent vaisseaux chargés pour le Continent de marchandises anglaises, ont été obligés de rentrer dans nos ports avec leur cargaison entière qu'ils n'ont pu déposer nulle part, vu l'extrême rigueur avec laquelle on exécute par-tout les décrets de l'EMPEREUR, excluant nos vaisseaux de tous les ports.

— On assure que nous sommes en contestation avec la cour de Sicile, relativement à la frégate russe qui a été prise dans le port de Palerme. Le commandant anglais l'ayant sommée de se rendre et d'arborer pavillon anglais, la frégate russe ne pouvant se défendre seule contre les batteries de terre et les forces de mer, et ignorant même la déclaration de guerre, se rendit en effet, mais arbora le pavillon sicilien. Notre commerce réclame

cette frégate, et il est soutenu dans ses prétentions par le ministère.

Le corsaire *la Caroline*, de Plymouth, attaqué par un corsaire espagnol, a été obligé de se rendre, après avoir perdu son capitaine et une grande partie de son équipage.

CHAMBRE DES PAIRS.

Ordres du conseil.

Lord Erskine. La question soumise à la chambre est du plus haut intérêt : il s'agit de soutenir aux regards de l'Univers ce caractère de loyauté, de justice et d'honneur qui nous a toujours distingués, ou de déclarer que l'Angleterre a changé totalement de principe ; il s'agit de savoir si les lois qui ont fait jusqu'ici le bonheur et la sûreté des nations, seront détruites ou conservées ; il s'agit de savoir si le parlement permettra l'envahissement de ses droits, et si le pouvoir exécutif sera en même temps pouvoir législatif. Or, c'est ce qui est arrivé. Sans doute, quand le salut de l'Etat l'exige, le roi peut apporter quelque modification à une ou plusieurs lois rendues par le parlement ; mais le parlement doit être de suite assemblé pour donner ou refuser sa sanction aux mesures législatives du cabinet qui, dans aucun cas, ne doivent être que provisoires. En novembre dernier, au contraire, au moment où les ordres du roi se rédigeaient, les ministres fermèrent le parlement au lieu de le tenir rassemblé, et violèrent ainsi toutes nos prérogatives. Et pourquoi ? Pour causer le désordre de l'Amérique et la ruine de notre patrie. Quelques mesures en effet que le Gouvernement français eût pu prendre, les Américains n'eussent jamais été exclus des ports de France ; et comme l'Amérique fait un grand commerce avec nous, la plupart des produits de nos manufactures auraient passé sur le Continent par les vaisseaux américains. C'était la seule ressource qui restait à notre commerce, et les ministres se sont empressés de la détruire.

Après avoir établi enfin que détruire les droits des neutres et les lois généralement consenties par tous les peuples, c'était vouloir ramener toutes les nations à la barbarie, le noble lord a proposé au parlement de prendre les résolutions suivantes :

1^{re}. Le pouvoir de faire des lois dans l'étendue des trois royaumes appartient exclusivement à S. M., quand elle est appuyée du consentement des deux chambres des pairs et des communes rassemblées en parlement. Toute entreprise pour altérer, suspendre ou révoquer les lois ainsi rendues, faite par S. M. ou son conseil, est déclarée illégale et inconstitutionnelle.

2^o. Les lois des nations font partie des lois constitutionnelles des trois royaumes. Les neutres qui ne s'immisceront en aucune manière dans nos démêlés avec l'étranger, jouiront en conséquence de la plus grande liberté dans leur commerce et leur navigation.

3^o. Les derniers ordres du conseil sont contraires aux droits des nations, et par conséquent inconstitutionnels.

Lord Grenville appuie la motion, et finit par cette phrase remarquable : le ministre a tort : ses passions d'un jour perdront à jamais l'Angleterre, et seront peut-être fatales à l'Univers entier.

Lord Hawkesbury soutient les mesures prises par le cabinet.

La chambre, à une très-petite majorité, ajourne la question. (*Journal de l'Empire.*)

INTÉRIEUR.

Montbrison, 22 mai.

Vingt communes du département de la Loire ont été dévastées, le 21 de ce mois, par la grêle la plus affreuse dont on conserve le souvenir ; les bords de la Loire ont été le principal théâtre de ses ravages ; grains, fruits, fourrages, tout est perdu sans ressource ; les propriétaires de ces malheureuses contrées viennent de donner les preuves les plus honorables de sagesse et d'humanité en retenant dans leurs exploitations les cultivateurs désespérés qui voulaient fuir, et qui, pour faire subsister leurs familles, allaient vendre leurs bestiaux et jusqu'à leurs instruments aratoires. Malgré ces sacrifices les marchés du département sont encombrés de bestiaux qu'on prévoit ne pouvoir pas nourrir ; l'administration s'empresse de donner des consolations et des secours. La situation de cette partie de nos contrées est déplorable.

Turin, le 20 mai.

Il va être procédé incessamment à un nouveau numérotage de la ville. Les places et les rues qui n'avaient pas de nom, en recevront un.

LL. AA. II. se sont rendues à Stupinis, elles s'y arrêteront pendant quelques jours.

La société d'agriculture du département du Pô, empressée de seconder les vues bienfaisantes de S. Exc. le ministre de l'intérieur, et le zèle de M. le préfet, tandis que sous la direction de ses députés, il a entrepris des essais sur la culture du coton herbacé, a aussi jugé nécessaire de faire imprimer les règles principales de cette culture en langue italienne, pour l'intelligence et pour l'instruction des cultivateurs. Une expérience en grand a été entreprise à la grange dénommée la *Rosa*, appartenant à MM. les frères Castagneri, à demi-lieu de cette ville, à côté du chemin d'Orbassano, région de la Crocetta.

Beauvais, le 24 mai.

Un nouvel incendie a détruit, le 19 de ce mois, vingt maisons avec leurs dépendances, dans la commune de Puiseux-en-Bray, dans l'arrondissement de Beauvais. Ici il ne s'agit point d'un incendiaire malveillant : on pourrait donner un tout autre nom à l'auteur de ce funeste événement. C'est un bûcheron qui avait mis dans son grenier la braise de son four, qu'il croyait sans doute éteinte, mais qui malheureusement ne l'était pas : elle s'est rallumée pendant son absence, et tout-à-coup la maison s'est trouvée en feu. Les flammes ont gagné les autres successivement ; une maison couverte en tuiles a échappé au milieu de ce désastre. Beaucoup de meubles, des fourrages, des grains de différentes espèces ont été consumés. Outre leurs bâtimens et leur mobilier, les malheureux habitans de Puiseux ont perdu leur église, dont il ne reste plus que les quatre murs ; c'était un édifice bien fait, et tel qu'on en voit peu dans les villages. Il n'y avait point d'eau pour arrêter les progrès de l'incendie ; on a été obligé de se servir de cidre jusqu'à ce qu'on ait pu faire venir de l'eau de Saint-Germer, qui est à environ une lieue de là. Le maire et l'adjoint se trouvaient absens pour leurs affaires ; il n'y avait personne pour donner les ordres qui doivent être immédiatement suivis de l'exécution dans de pareilles circonstances. (*Journal de Paris.*)

Paris, le 30 mai.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 10 mars 1808, sur la demande de Françoise Debois, domiciliée à la Racineuse,

Le tribunal de première instance à Louhans, département de Saône-et-Loire, a déclaré l'absence de Philibert Maurice.

Par jugement du 28 mars 1808, sur la demande de Julien-Joseph Goutard, domicilié à Mamers,

Le tribunal de première instance à Mamers, département de la Sarthe, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre-André, son frère utérin, disparu depuis plus de dix ans.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Lyon, du 29 mai.

75. 86. 2. 20. 13.

LITTÉRATURE INDIENNE.

Catalogue des Manuscrits Samskrits de la Bibliothèque impériale, avec des notices du contenu de la plupart des ouvrages, etc., par MM. Alexandre Hamilton, membre de la Société asiatique de Calcutta, professeur de littérature indienne, etc., et L. Langlès, membre de l'Institut de France, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale, professeur de langue persane, etc., etc. (1).

LE SAMSKRIT, cette clef précieuse qui seule paraît être destinée à ouvrir au savant le temple auguste où repose le plus ancien dépôt des connaissances humaines ; cette langue sacrée qui, par les nombreux rapports qu'elle offre avec le grec et le latin non seulement dans une infinité de mots, mais encore dans sa construction grammaticale peut être regardée avec beaucoup de raison comme la mère de ces deux langues, a toujours excité l'intérêt de tout esprit avide de remonter à l'origine des choses.

M. Langlès en publiant, conjointement avec M. Hamilton, le Catalogue des manuscrits sams-

krits de la Bibliothèque impériale, a donc fait un travail extrêmement utile. Il en existait déjà un, à la vérité ; mais cet ancien catalogue ayant été rédigé par des personnes qui n'entendaient pas la langue, ne présente que des titres défigurés et ne donne aucune idée de la matière contenue dans chacun des manuscrits. Celui-ci, au contraire, enrichi de notes infiniment précieuses par les deux savans que nous venons de nommer, et renfermant des extraits raisonnés des principaux ouvrages de cette belle collection, ne peut être reçu qu'avec le plus grand intérêt non-seulement des Orientalistes proprement dits, mais en général de tous les savans pour qui la littérature ancienne de l'Asie a des attrait.

Le PHILOLOGUE, le MÉTAPHYSICIEN, le MORALISTE, le POÈTE verront par l'énumération des nombreux ouvrages qui traitent des matières relatives à leurs goûts (et il n'est ici question que de ceux qui existent à la Bibliothèque impériale), quel vaste champ la littérature indienne offre à leurs recherches.

Le PHILOLOGUE, après avoir médité les différents traités de grammaire samskrita, et parcouru les dictionnaires de cette langue, particulièrement les ouvrages célèbres de Pānini et d'Amarasinha ; frappé de la majesté, de la richesse et surtout de l'harmonie de cet antique idiôme dont Seraswati (la déesse de l'Eloquence) semble avoir disposé et mesuré elle-même tous les sons, ne balancera pas à adopter l'opinion du célèbre Jones, lorsqu'il dit que « cette langue, d'une structure admirable, est plus parfaite que le grec, plus riche que le latin, et plus raffinée que l'un et l'autre. »

Et que l'on ne se figure pas que ceci soit une hyperbole, car il est certain qu'il n'existe pas sur la terre une langue, où pour éviter toute espèce d'hiatus, et de sons durs et discordans par la rencontre des voyelles ou de certaines consonnes entr'elles, on ait imaginé un système orthographique plus délicat et plus recherché. C'est ainsi, par exemple, que *a* suivi de *i* se changent en un seul *ē*, d'où il résulte que ces deux mots *Gana-isa* sont réunis en un seul que l'on prononce *Ganēsa*, divinité indienne extrêmement curieuse dont le nom et les attributs sont tout-à-fait conformes à ceux du dieu Janus chez les Latins. De même *a* suivi de *ou* deviennent *o* comme dans *Hitopadesa*, mot composé de *hita* (amicale) et de *oupadesa* (instruction), titre du plus ancien recueil d'apologues connu, dont il sera parlé plus bas. Les lettres *r*, *s* et *ch* sont aussi très-souvent employées comme euphoniques. Ainsi on dit *Vichnourowditcha* au lieu de *Vichnouh Ouwatcha* (*Vichnou* a dit) ; *Kastouam* pour *kah touam* (qui es-tu ?) ; *Nichphalam* pour *nih phalam* (infructueux), etc.

Mais si ce système euphonique ajoute un très-grand charme à la prononciation de cette langue, il faut avouer qu'il en rend la lecture extrêmement difficile ; et l'œil a pour ainsi dire autant de peine à démêler les mots d'une phrase samskrita ainsi groupés et fondus ensemble, que l'oreille en éprouve à diviser ceux d'une langue qui lui est peu familière, et dont les sons viennent la frapper sans interruption.

C'est cette extrême difficulté, la plus grande sans contredit que présente l'étude de la langue samskrita, qui a fait dire au P. Paulin d'une manière si ridiculement sérieuse que « c'était le diable lui-même qui par une ruse admirable » avait excité les anciens Brâhmanes à hérissier ainsi leur langue de difficultés insurmontables pour qu'ils pussent cacher tout à leur aise les dogmes et les mystères d'une religion née de l'enfer, non-seulement au vulgaire ignorant, mais même aux esprits les plus subtils. » (2).

Mais loin de regarder le diable comme l'auteur de ce beau système, ou d'en attribuer l'invention à un petit nombre de prêtres, n'est-il pas plus raisonnable de le considérer comme le fruit des travaux d'une Société de savans Brâhmanes qui, à une époque très-reculée, se réunirent pour polir la langue encore à demi-barbare, le *prakrit* peut-être qui était alors en usage aux Indes, et donnerent ainsi naissance au *samskrit* ?

Cette langue dont le nom même signifie *langue perfectionnée*, après avoir été d'abord parlée à la cour, aura pénétré insensiblement dans les provinces les plus éloignées ; car nous croyons qu'il est hors de doute que le *samskrit* fut anciennement répandu dans la majeure partie de l'Hindoustan ; et de ce que le peuple ne l'entend plus aujourd'hui et que la connaissance en est réservée aux seuls Brâhmanes, nous ne voyons pas qu'on puisse en conclure, ainsi que l'ont pensé quelques savans, qu'il n'a jamais été qu'une langue purement sacerdotale. N'est-ce pas comme si l'on soutenait que la connaissance du latin

(2) Admirabilis diaboli calliditas veteres philosophos Brâhmanas ad hoc perduxit, ut linguam adornarent tam locupletem et simul tam arduam, ut ejus opulentia et arduitate suae religionis dogmata et mysteria facile et commode etiam sagacibus viris abscondere, vulgusque celare possent. (Vid. Vyataraça, pag. 21.)

(1) Un volume in-8°. — A Paris, chez Treuttel et Wûrtz, rue de Lille ; Ant. Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arts ; Galland, rue Saint-Thomas-du-Louvre.

n'était réservée qu'aux prêtres de Jupiter. parce qu'aujourd'hui le peuple romain n'entend plus que l'italien ou quelques mauvais jargons ?

Et si le samskrit ne devait être parlé que dans le sanctuaire, pourquoi donc tant de poèmes populaires auraient-ils été écrits dans cette langue ? Était-ce pour les prêtres seuls que Kālidāsa composa, il y a plus de dix-huit siècles, son charmant drame de *Sakountalā* ? Non ; cette pièce où brille par tout l'imagination la plus vive, a été jouée à la cour du célèbre Vikrama, devant un peuple nombreux capable d'en saisir toutes les beautés ; et le théâtre indien réentend alors des applaudissements les plus vifs, comme le Cirque, dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines, répondit autrefois aux acclamations de la jeunesse romaine !

Concluons-en donc que si le latin est regardé comme une langue morte, il n'y a pas de raison pour refuser au samskrit la même dénomination.

Maintenant, si nous réfléchissons que Kālidāsa a tiré le sujet de son drame d'un épisode du *Mahābhārata*, poème épique d'une très-haute antiquité, et dont le style annonce déjà une très-grande perfection de langage : si nous réfléchissons que les *Vēdas* dont la composition est incontestablement démontrée antérieure au 14^e siècle avant notre ère, quoiqu'écrits d'un style moins poli, offrent déjà les nuances euphoniques dont il a été parlé plus haut ; à quelle époque reculée, si l'on peut juger de la civilisation d'un peuple par la perfection de sa langue, ne devons-nous pas reporter celle des Indiens ?

De nombreux ouvrages de philosophie, entre autres le *Nyāya*, le *Meimansa*, le *Pedanta* qui en est une branche, le *Sāṅkhya-Sāstra* offriront au MÉTAPHYSICIEN et au philosophe l'origine des différents systèmes enseignés dans les écoles de la Grèce et de l'Italie. Le premier, selon M. Jones, semble avoir de l'analogie avec le Péripatétisme ; le second et le troisième, avec l'Ecole de Platon ; et le quatrième, avec la Secte Italique. Quoi qu'il en soit, une note tirée de l'*Ayin-Akbery*, et placée par M. Langlès à la suite d'un excellent mémoire sur la littérature des Hindoux inséré dans le premier volume des *Recherches Asiatiques*, peut donner une idée de la base sur laquelle repose la Philosophie Vedānta. « Les sectateurs de cette doctrine prétendent qu'excepté la Divinité rien n'existe, l'univers entier n'étant qu'une apparence sans réalité. Comme un homme qui rêve voit des objets imaginaires, et éprouve mille jouissances ou peines idéales, il en est de même de ce qu'on voit ; il y a seulement une lumière brillante qui prend différentes apparences et reçoit divers noms. »

Un grand nombre de savans Indiens se sont exercés à éclaircir ces matières obscures par de volumineux commentaires. Nous en possédons plusieurs, et ils pourront servir de guide au métaphysicien assez courageux pour s'engager dans ce dédale immense où paraissent régner les plus épaisses ténèbres ; mais où couve peut-être encore une faible étincelle qui, s'il a du génie, lui indiquera l'antique foyer où les chefs de plus d'une secte sont venus allumer leurs flambeaux.

Les *Vēdas* ne seront pas d'un moindre intérêt pour le MORALISTE. Parmi tous les monumens qui nous restent de l'ancienne littérature indienne, ces livres sacrés sont sans contredit l'ouvrage qui doit le plus puissamment exciter sa curiosité, tant à cause de sa haute antiquité, que par la matière qui y est traitée et qui étant approfondie, peut jeter le plus grand jour, non-seulement sur la Théogonie indienne, mais peut-être sur les usages religieux des Egyptiens, des Grecs, et même de quelques peuples modernes.

Les Indiens croient que le Vēda original a été révélé par Brahmā lui-même, et s'est long-temps conservé par la simple tradition, jusqu'à ce qu'un sage le divisa en quatre parties telles qu'elles existent maintenant, savoir : le *Ritch*, l'*Yadjouch*, le *Saman* et l'*Atharvana* ; d'où ce sage obtint le nom de Vyāsa ou de Vēda-Vyāsa, c'est-à-dire, Compilateur du Vēda. C'est à ce même personnage que les Indiens attribuent leurs plus anciennes compositions, tels que leur dix-huit *Pourānas*, traités mytho-ogico-historiques en vers, dont l'analyse ne forme pas la partie la moins intéressante du catalogue. Ils le font également auteur du *Mahābhārata*, célèbre poème épique où sont décrites les guerres des Kourous et des Pandous, deux branches de la famille de Bhārata, l'un des plus anciens rois de l'Inde, et qui donna son nom à cette contrée. Mais l'étendue de ces ouvrages et les différences sensibles que l'on y remarque dans le style, prouvent assez qu'ils ne peuvent être sortis de la même plume ; et les Indiens, selon toute apparence, se seront plu à attribuer à Vyāsa les compositions de différents sages dont les noms se perdent dans l'antiquité, en en faisant, pour ainsi dire, leur Hercule littéraire.

Les Vēdas contiennent un grand nombre d'hymnes parmi lesquels il s'en trouve de beaux. Tel nous paraît être celui-ci que nous tirons d'un

mémoire fort curieux de M. Colbrooke sur les livres sacrés des Indiens, et qui peut donner une idée du style de ces anciens livres. C'est une invocation au Soleil.

« Nous l'offrons, ô magnifique et resplendissant Soleil ! ce nouveau tribut de louanges. Puisse ma prière t'être agréable ! Pénètre de tes rayons cet esprit insatiable qui soupire après toi comme l'homme passionné après la femme qu'il aime ! Puisse ce Soleil qui contemple et éclaire tous les Mondes, être noire protection ! »

« Méditons sur l'adorable lumière du divin Modérateur. Puisse-t-il guider notre intelligence ! Soumis aux besoins de la vie, nous sollicitons les dons de l'éclatant Soleil, objet éternel de notre culte. Hommes vénérables que l'intelligence éclaire, saluez le divin Soleil par des offrandes et des prières. »

Une copie entière des Vēdas écrite en caractère *Dēvāṅgarī*, et formant 11 volumes in-folio, a été déposée au *British-Museum* par le colonel Polier. La Bibliothèque impériale présente également les quatre Vēdas, mais écrits au style et en caractère *Talinga* sur des oses ou feuilles de palmier ; ce qui en rend la lecture très-difficile. Elle possède aussi deux exemplaires de la version persane des Vēdas, faite par le prince Darach-kouh, et intitulée *Oupenekhāt*, corruption du titre original *Oupanichad*. C'est d'après ce texte persan que M. Anquetil a donné sa traduction latine de l'ouvrage indien : précieuse et dernière offrande que, d'une main mourante, ce respectable académicien a déposée sur les autels de la Science.

Les Institutes de Menou (peut-être le Minoas des Grecs) sont, après les Vēdas, l'ouvrage qui mérite le plus de fixer l'attention du moraliste.

M. Jones, par des raisonnemens assez spécieux, fait remonter la composition de ce Code (*Manava-Dharma-Sāstra*) à l'an 1880 avant J. C. ; mais nous ne croyons pas qu'on doive accorder la même antiquité au Code entier. Beaucoup de rites puérils et minutieux dénotent une origine beaucoup plus récente, et ont été évidemment intercalés par les Brâhmanes qui y trouvent leur profit. Mais le fond en est éminemment antique, particulièrement la description de la création (car il est digne de remarque que cet ouvrage comme la Bible s'ouvre par un tableau de la création) où règnent ce ton mystérieux, ce style prophétique qui appartiennent aux tems les plus reculés.

Pour passer à un ouvrage moins sérieux, l'*Hitopadēsa* offrira au moraliste l'original inestimable du plus ancien recueil d'apologues qui existe : livre curieux qui, plus généralement connu sous le titre erroné de *Fables de Pilpay*, a été traduit non-seulement dans tous les idiomes de l'Asie, mais dans presque toutes les langues de l'Europe. Partout dans cet ouvrage, sous le voile ingénieux de la fable, l'auteur (Vichnou-Sarma) expose à ses jeunes élèves les principes de la morale la plus pure, et leur donne des leçons de la politique la plus raffinée.

MM Jones et Wilkins, le premier avec son élégance ordinaire, le second avec la fidélité qui caractérise sa plume savante, en ont donné chacun une traduction faite sur le Samskrit ; et le texte même imprimé en caractère *Dēvāṅgarī* à Serampore, a paru en 1804. L'éditeur y a joint une préface extrêmement intéressante où il a tracé avec beaucoup d'habileté l'histoire des différentes métamorphoses qu'a subies sous la plume des traducteurs persans, arabes, turks, français, etc. cette production qui n'est pas la moins curieuse de celles que présente la littérature indienne.

Mais c'est sur-tout dans les ouvrages d'imagination, que cette même littérature se montre inépuisable : et depuis l'orgueilleuse Epopée jusqu'à l'Idylle timide, les productions les plus variées du génie se présentent en foule aux regards enchantés du POÈTE.

Tantôt avec une éloquence mâle et sublime, Vyāsa lui décrit l'origine du Monde : ou, sous le voile de la fable, il lui laissera à deviner les faits les plus anciens de l'histoire de l'Asie.

Tantôt transporté par Valmiki au milieu des éléphants furieux, des chevaux hennissans, des chars étincelans, des lances frémissantes, il croira assister à ces brillans combats décrits par Homère avec une plus belle ordonnance, peut-être, mais non avec plus de feu, et dans des vers plus sonores.

Préfère-t-il des scènes riantes et paisibles, l'aimable Djaya-Dēva va le conduire sur les bords fleuris du Djemnah, où Mahā-Dēva et Radhā son amante se livrent à mille jeux folâtres, soulent l'herbe odorante des prairies, et se débloquent quelquefois sous des ombrages mystérieux, tandis que des chœurs de jeunes Nymphes célèbrent dans les hymnes les plus gracieux l'union de ce jeune couple auquel la nature entière semble sourire.

Le théâtre l'attend aussi pour le séduire par les plus aimables prestiges ; et à en juger par le drame de *Sakountalā*, si élégamment traduit par William Jones, les pièces nombreuses indiquées

par le catalogue, le récompenseront sans doute amplement de la peine qu'il prendra pour les entendre. Au moins, est-il sûr d'y trouver tout ce que la Mythologie la plus riche peut répandre d'agrémens sur les compositions du génie. Car, si les Grecs ont leur Olympe, les Indiens ont leur Metou, qui ne lui cède pas en majesté, et leurs premiers poètes ne se sont pas montrés moins ingénieux que les chantres si célèbres de la Grèce dans les attributs qu'ils ont donnés à leurs Dieux.

Est-il, par exemple, une allégorie plus délicieuse que celle que présente ce jeune Dieu *Kāma* (l'Amour), qui a pour mère *Māyā* (l'Illusion) ; pour épouse *Rēti* (l'Affection), pour favori *Vasanta* (le Printemps) ? Dans sa main brille un arc formé d'une canne à sucre, dont la corde est une guirlande d'abeilles : cinq flèches garnissent son carquois, et ces flèches sont autant de fleurs douées d'une vertu brûlante. Telle est la *Mellika*, à laquelle Kālidāsa fait si agréablement allusion dans ces deux vers :

« Au doux bourdonnement de l'abeille enivrée dans le calice parfumé de la Mellika, on croit entendre le son de la conque éclatante aux fêtes joyeuses du jeune dieu à cinq flèches. »

Mais ce qui rend cette fiction une des plus ingénieuses peut-être qui aient jamais été inventées, c'est d'avoir imaginé que ce dieu folâtre, pour avoir osé attaquer Siva, fut réduit en cendres par un regard de cette divinité redoutable, et que, depuis ce tems, ce n'est plus que comme un être purement intellectuel qu'il exerce son empire sur l'esprit des Mortels et des Dieux.

C'est ainsi que dans tous les genres la littérature indienne nous offre mille jouissances. Le style qui caractérise chacune de ses différentes productions n'a rien de cette emphase outrée, de cette enflure ridicule que le bon goût réprouve avec tant de raison dans la plupart des compositions asiatiques. Il est toujours, au contraire, parfaitement en harmonie avec le sujet ; et si parfois dans l'Epopée, dans le *Rāmāyan*, par exemple, on peut reprocher au poète quelque égarement d'imagination, des figures trop hardies, ces formes gigantesques même en imposent par leurs masses antiques. On doit les considérer comme les premiers produits d'une imagination fortement éblouie par le spectacle d'une nature toute sauvage ; et semblables aux étonnantes sculptures d'Elephanta, on ne peut juger de leur mérite qu'en se reportant vers les tems mystérieux où ces vastes compositions ont été exécutées.

Mille autres réflexions se présentent encore ici à notre esprit, mais séduits par un sujet aussi intéressant ; nous craignons de nous être déjà laissés entraîner au-delà des bornes d'un simple extrait. Nous nous arrêtons donc, en renvoyant le lecteur avide de plus amples détails au catalogue lui-même, sur lequel nous reviendrons dans un second article, et aux *Recherches asiatiques*, particulièrement aux deux premiers volumes de la traduction française de cet ouvrage, enrichis par M. Langlès de notes où brille la plus vaste érudition, et dont il a paru dernièrement dans cette feuille des extraits de M. Sédillot, aussi profondément pensés que sagement écrits.

Ce n'est que par la lecture de cet excellent recueil, auquel les noms célèbres des Jones, des Wilkins, des Colbrooke, des Davis, donnent un si grand lustre, que l'on peut se former une idée exacte du mérite et de l'étendue de la littérature indienne. Puissent les innombrables trésors qu'elle renferme, inspirer à quelques jeunes orientalistes le goût d'une langue qui seule peut les en rendre maîtres ; et à cette époque, où les mines de la littérature grecque et latine sont pour ainsi dire épuisées par les immenses travaux de tant de savans illustres, puisse le soi classique de l'Inde offrir un nouveau domaine à la République des lettres.

CHEZY, premier employé aux manuscrits de la Bibliothèque impériale.

AGRICULTURE. — BEAUX-ARTS.

Traité des Arbres et Arbustes que l'on cultive en France, en pleine terre ; par Duhamel. Nouvelle édition, augmentée de plus de moitié pour le nombre des espèces, distribuée d'après un ordre méthodique, suivant l'état actuel de la botanique et de l'agriculture ; où l'on trouve la description des arbres ; l'exposé des caractères, du genre, des espèces, des variétés, leur culture ; les moyens à prendre pour les naturaliser ; le tems de la floraison et de la maturité de leurs fruits ; les usages économiques et médicaux ; le lieu natal ; l'époque où ils ont été apportés en Europe, et des remarques historiques sur leurs noms anciens et modernes ; avec des figures imprimées en couleur, d'après les dessins peints sur la nature, par P. J. Redouté, peintre du Muséum d'histoire naturelle, et de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, mem-

bre de la Société d'histoire naturelle de Paris. Dédié à S. M. l'Impératrice-Reine. Publié par Etienne Michel (1).

Cet ouvrage, dont la perfection et l'intérêt augmentent tous les jours, se continue avec un succès qui prouve l'utilité de cette grande et belle entreprise, digne du siècle qui la voit naître, et de la protection dont le Gouvernement l'honore.

Cette édition comparée à celle de Duhamel, fait connaître combien depuis ce célèbre Cultivateur, la France a augmenté ses richesses végétales, en arbres et arbustes exotiques. Elle est devenue, par les soins des savans chargés de sa rédaction, un traité complet et particulier, beaucoup plus étendu, que celui de Duhamel, dont on conserve religieusement et littéralement les observations.

Les éditeurs n'ont rien négligé ni épargné de tout ce qui pouvait contribuer à la perfection de cet ouvrage: le jury des arts qui l'a jugé digne de l'exposition aux produits de l'industrie française en 1806, a rendu justice au zèle des éditeurs et de l'ouvrage, en en faisant une mention honorable. (Voyez chap. 21 tit. 476, pag. 164 du rapport du jury, fait à S. Exc. le ministre de l'intérieur.) Les dessins sont faits d'après nature, et dignes de la réputation du célèbre artiste qui les a exécutés. La partie typographique en caractères neufs est soignée avec beaucoup d'exactitude.

Les cinq livraisons que nous annonçons aujourd'hui, et qui commencent le quatrième volume, renferment des articles d'un grand intérêt, on y trouve le dattier, *phenix dactylifera*, qui fructifie dans plusieurs endroits de la ci-devant Provence, cultivé en grand dans le terroir de Saint-Tropez, département du Var, par M. Martin de Roquebrune, fils aîné, qui en a fait une plantation considérable, dans une de ses propriétés, sur la grande route de Saint-Tropez à Toulon. M. Poyret (2) chargé de la partie littéraire et descriptive de cet ouvrage, et qui a suivi la végétation et la culture du dattier, dans ses voyages en Barbarie, transporte le lecteur au milieu des vastes plaines du *Biledulgerid*, et lui fait partager son enthousiasme.

« Une forêt de palmiers, dit-il, est, pour le voyageur qui quitte celles de l'Europe, un spectacle des plus ravissans. Il se croit, à l'aspect de ces arbres magnifiques, transporté dans un monde nouveau; la rien ne ressemble à ce qu'il a vu, et ce qu'il a vu devient un point de comparaison pour mieux juger ce qu'il voit. Lorsqu'après avoir traversé l'air embrasé des sables de la Lybie, il pénétre sous l'ombrage épais des palmiers, qu'il en respire l'agréable fraîcheur, il lui semble entrer dans un temple sombre et majestueux.

« Les troncs de palmier, sans aucunes ramifications, forment autant de colonnes égales en grosseur, élégamment divisées par anneaux, et dont le fût est couronné par un ample bouquet de longues feuilles pendantes en festons et courbées en demi-cercle. A la base de leur pétiole sont suspendus les fruits délicieux, sous la forme de superbes grappes de trois à quatre pieds de long.

(1) XXXIII^e, XXXIV^e, XXXV^e, XXXVI^e et XXXVII^e livraisons, par cahiers de six planches, en noir ou en couleur, et le texte de format in-fol.

On ne demande aucune avance à MM. les souscripteurs, ils ne paieront qu'en faisant retirer leur livraison chez l'éditeur. (Il y en a jusqu'à présent 37 à jour). Si la dépense pour la totalité des livraisons paraît trop considérable, il sera pris des arrangements qui faciliteront cette acquisition.

Les frais de port et d'emballage sont à la charge des souscripteurs.

Pour que toutes les fortunes puissent atteindre à l'acquisition de cet ouvrage, aussi utile qu'agréable, on l'a imprimé sur trois papiers différens.

Le premier, sur beau carré, avec les planches en noir, dont le prix est à 9 fr. par livraison;

Le second, sur carré velin, avec les planches imprimées en couleur, dont le prix est de 25 fr.;

Et enfin le troisième sur nom de Jésus, figures imprimées en couleur, 40 fr. par livraison;

La partie typographique, en caractères neufs, est extrêmement soignée, et sort des presses de Baillard, rue J.-J. Rousseau, n° 8.

Les lettres de demande et l'envoi de l'argent, doivent être affranchis.

MM. les souscripteurs sont invités à faire connaître, à Paris, les personnes qu'ils chargeront de retirer leurs livraisons, afin de n'éprouver aucun retard.

A Paris, chez Etienne Michel, éditeur, rue des Francs-Bourgeois, au Marais, n° 14.

(2) L'auteur a prévenu, que c'est par erreur, qu'on a donné pour le palmier-dattier, les trois figures qui en accompagnent le texte, elles appartiennent au *doum* décrit à la suite. M. Martin de Roquebrune a bien voulu adresser aux éditeurs une palme, une spathe renfermant le régime, le régime chargé de fruits qui sont sous les yeux de M. Redouté, et qui seront fournis successivement aux souscripteurs.

« Les forêts toujours vertes, images d'un printemps perpétuel, occupent dans certains endroits plus de deux ou trois lieues de terrain. Leurs cimes magnifiques et rapprochées forment au-dessus de la tête du voyageur un dôme obscur, impénétrable aux rayons du soleil. Les chantres des forêts viennent y chercher un asyle, des alimens et de l'ombre. Dans l'extase des jouissances, ils exécutent des concerts dont la douce harmonie, dans ces asyles solitaires, n'est troublée par aucun de ces dangers que chez nous notre passion pour la chasse leur fait si souvent éprouver.

« Ces superbes plantations de Palmiers protègent encore de leurs ombres, en beaucoup d'endroits, un grand nombre d'autres arbres, non moins intéressans par leur fruit et par leur belle parure: ce sont des orangers, des citronniers, des amandiers, confondus avec l'olive et la grenade: ailleurs la vigne embrasse de ses rameaux flexibles le tronc robuste du palmier, et cherche par ses fruits délectables à rivaliser avec la dattie. Le sol lui-même est couvert d'une immense quantité de plantes et de fleurs de toute espèce: en un mot, les poètes pour peindre les délices des Champs Elisés, n'auraient pu choisir un tableau plus séduisant.

Les autres genres décrits et figurés dans les livraisons que nous annonçons, sont le *vinetier*, *épine-vinette*; les *coudriers*; les *érables*; les *aristoloches*; les *grenadiers*; les *mûriers*; les *pistachiers*; les *figiers*; les *platanes*; les *féviers*; les *fotergilles*; les *ledons*; l'*aucuba*; les *amandiers*, etc.

On distingue dans cette énumération plusieurs arbres fruitiers: le savant Duhamel ne les a décrits dans son *Traité des arbres et arbustes* que sous leur rapport de rusticité. Le plan général de l'ouvrage les y appelle pour l'agrément de nos tables; et ils en font partie intégrante.

Les éditeurs ont prévenu le public et les amateurs, qu'ils feront extraire de l'ouvrage entier la partie relative aux *arbres fruitiers* pour les personnes qui désireront n'acquiescer que cette portion; on a vu avec satisfaction que depuis quelque tems dans chaque livraison, il y a toujours quelque sujet traité sous ses doubles rapports. Chacun d'eux a son traité complet et particulier.

M. Poyret, dont les lumières et les talens sont avantageusement connus, a su répandre un charme agréable dans ses rédactions. Il a mis au commencement de chaque genre, des *observations générales* relatives à l'ensemble des espèces qu'il contient. Les considérations sont appuyées sur la place que les plantes occupent parmi les autres êtres de la création; sur les rapports de localité qu'elles ont entre elles; sur leur importance dans l'économie de la nature. Ces détails ajoutent un nouveau charme à l'étude des plantes, délassent le lecteur de la sécheresse inévitable des descriptions botaniques, présentent à l'imagination les tableaux des richesses et des beautés du règne végétal, dirige l'esprit de l'observateur vers des idées philosophiques, et le transportent au milieu des bienfaits de la création.

Cet ouvrage est du nombre de ceux qui feront époque. Il est classique et élémentaire, et comme tel, il ne saurait être trop répandu dans les départemens de l'Empire. B.

BEAUX-ARTS.

On avertit les amateurs, que la vente publique de la précieuse collection de tableaux de feu M. Gerard Vander Pot, de Groeneveld, contenant les chefs-d'œuvre de G. Dow, Ad. et W. Vandeveld, P. Potter et autres célèbres artistes, aura lieu à Rotterdam le 6 juin 1808 et jours suivans.

Le catalogue se distribue à Rotterdam, au bureau des commissaires aux ventes publiques;

A Paris, chez M. Alex. Paillet, rue Vivienne, n° 18;

A Londres, chez M. Christie;

A Bruxelles, chez M. P. J. Thys;

A Francfort, chez M. J. J. Eutling;

A Hambourg, chez M. Pachescheffsky.

LIVRES DIVERS.

Traité de la Nécrose, traduit du latin de J. Pierre Weidmann, professeur-médecin à Mayence; par F. M. Corentin-Jourda, ex-chirurgien-major du 92^e régiment d'infanterie de ligne, chirurgien-aide-major au second régiment des chasseurs à pied de la garde impériale,

membre de la Société médicale d'émulation de Paris.

Prix, 2 fr. 25 c., et 2 fr. 90 c. par la poste.

A Paris, chez Mignerey, imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, n° 40.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEURS ET INTÉRIEURS.

	à 30 jours.	à 90 jours.
Amsterdam b.	56	56 1/2
— courant	57	57 1/2
Hambourg	178 1/2	177 1/2
Madrid effect.	16 30	16 15
— vales		
Cadix effect.	16 30	16 15
— vales		
Barcel. effect.	16	15 90
Lisbonne	460 r	450 r
Livourne	508 c	506 c
Naples		435
Milan	7 16 d. p. 6'	7 17 d.
Bâle	1/2 p.	1/4 p.
Francfort		
Auguste	252	250
Vienne	112	
St-Petersbourg		
Lyon	pair.	1 1/2 p.
Marseille	1/2 b.	1/2 p.
Bordeaux	1/2 b.	1/2 p.
Montpellier	pair.	
Gênes eff.	477 c	474 c
Geneve		160 1/2

ÉVÉNEMENTS PUBLICS.

Cinq p. à jous. du 22 mars 1808. 85 fr. 60 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808. 84 fr. 10 c.
Bons de remboursement. fr. c.
Rescript. pour rachat de rentes fonc. fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép. fr. c.
Actions de la Banque de France. 1342 fr. 50 c.

Entreprises particulières.

Actions des Ponts, j. du 1^{er} avril. 1140 fr. c.
Actions des Fondes de Vaucluse. fr. c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de musique. Aujourd'hui, la Vestale, M. Montjoie, élève de M. Coulon, débutera par le pas de deux du premier acte de la Vestale, qu'il dansera avec M^{lle} Clotilde.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Artaxerce, et l'Avocat.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, la 3^e repré. des deux Francs-Maçons, ou les Coups du Hazard, fait historique en 3 actes en prose.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, M^{lle} de Guise, et M. Deschalmieux.

Théâtre du Vaudeville. rue de Charais. Aujourd'hui, Haine aux Femmes, et Honorine.

Théâtre de la Gaîté. boulevard du Temple. Aujourd'hui, Relâche. — Demain, au Théâtre des ci-devant Jeunes-Artistes, rue de Bondi, la 1^{re} repré. de l'Ange tuteur, ou le Démon femelle, mélod. en 3 actes à gr. spectacle.

Ambigu-Comique. boulevard du Temple. Aujourd'hui, les Strélinz, les Suppléans, et j'arrive à tems.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui, Grands exercices, et les Centaures.

Salle Montansier. Palais du Tribunat. Aujourd'hui, Tours d'agilité et de force, danse de corde, grands exercices des chiens et singes savans, la grande voltige par un singe, et l'assaut du fort, par 40 chiens, à feu vif et redoublé. Le 8 juin, la clôture.

Panorama. Les vues de la ville d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon. rue du Lycée, près le Palais-Royal; l'entrée est par la cour des Fontaines, n° 1. — Grand Concert, les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures du soir.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre. rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, sans interruption, à sept heures du soir. M. Pierre continuera les pièces nouvelles annoncées par les affiches.

A PARIS, de l'imprimerie de H. ACASSE, propriétaire du Moniteur, rue des Poitevins, n° 14.